

Ce qui m'a le plus frappé dans l'*Envol d'Icare*, c'est moins son évidente originalité de forme que le dynamisme qui l'anime et la poésie dont il déborde. Pas de sentimentalité, aucune sensualité. Une musique nue, pure comme le diamant mais qui reflète une sensibilité pudique, mais intense. On est loin des jeux, des petits amusements, des déclamations... On vogue en plein ciel et cette musique dans son austérité, garde une grandeur sereine, représente une aspiration à la vie éternelle d'une puissance inouïe.

J'ai moins bien compris les *Hymnes* qui se composent d'un prélude et de trois mouvements où tour à tour la musique se fait rapide, tranquille et emportée. On y distingue de fort belles choses, mais l'exécution n'en fut pas assez parfaite pour m'avoir permis de saisir toutes les intentions de l'auteur.

La salle, littéralement fascinée, fit un accueil triomphal au musicien de vingt ans, si frêle, si mince, si transparent, qu'on se demande comment une telle puissance peut émaner d'un être si fragile et qui semble si peu appartenir à la terre...

L'orchestre de l'O. S. P. s'était distingué sous la direction de Roger Desormière dont la baguette accomplit des miracles une fois de plus.

Henry PRUNIÈRES.

//// ARTHUR LOURIÉ : SONATE POUR VIOLON ET CONTREBASSE.
(Concert des « Amis des Artistes ».)

A la fin d'une longue saison, j'ai grand regret à constater que, sauf cette esquisse, nulle œuvre d'Arthur Lourié ne passa, cette année, sur l'estrade parisienne. Existente pourtant, de cet auteur, une *Symphonie*, un *Concerto pour piano*, et le *Festin*, sorte de cantate dramatique sur un texte de Pouchkine, qui sont autant de chefs-d'œuvre pour l'originalité spontanée et convaincante du langage musical, et pour l'authenticité de leur magie expressive : magie si rare qu'il faut remonter au Debussy du *Martyre* et à Moussorgsky pour lui trouver lignée et points de comparaison.

Notre temps, parce que très accueillant au neuf, se targue volontiers d'avoir aboli ce scandale : une grande œuvre, muette en ses cartons... Las ! A Amsterdam l'on constate, non sans étonnement, le rang d'un Willem Pyper dont l'art est éelos des mêmes années que celui d'Hindemith, « classé » depuis dix ans. Lourié est leur contemporain. Et Charles Koechlin attendit plus longtemps. Et Maurice Emmanuel attend toujours. Ne soyons pas fiers.

Louons d'autant une présentation heureuse et capiteuse (par Renée de Saussine et Lucien Baronnet) de ladite esquisse.

Cette *Sonate pour violon et contrebasse* procède railleusement du principe néo-classique ; elle vous offre fond et couvercle de la boîte résonnante d'un *concerto grosso* : ainsi le décharné de la partition persifle l'allure déplumée (dite « dépouillée ») chère à cette esthétique... La façon dont Lourié a su tirer parti, harmoniquement, des interférences sonores résultant du vaste entre-deux vide, décele le grand musicien. Et double-notes et contretemps, d'une virtuosité très bien venue, rehaussent, en des récits et danses *nel modo russo*, le diagramme concertant.

F. G.